

Louise Douglas

NOS MENSONGES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Catherine Berthet*

Titre original : *In Her Shadow*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Louise Douglas, 2012

© Presses de la Cité, 2013 pour la traduction française, 2014 pour la présente édition.

ISBN 978-2-258-097032

Presses
de
la Cité

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

Pour Kevin, avec amour

1

Ce jour-là, ma vie bascula.

Pourtant la journée avait commencé comme une journée ordinaire, pluvieuse en l'occurrence. Je n'avais eu aucun pressentiment. Le matin, il ne s'était rien passé de spécial. Je m'étais levée de bonne heure pour aller travailler au musée Brunel de Bristol, comme de coutume. La matinée avait vite passé, sans incident notable. J'avais mangé un panini tomate-mozzarella pour le déjeuner, puis John Lansdown, le conservateur du département des antiquités, m'avait demandé de rassembler différents objets en vue d'illustrer une conférence sur l'histoire du jade. Une amulette figurant dans la liste se trouvait dans la Galerie égyptienne, à l'entresol du musée. En temps normal, j'aurais demandé à Misty d'aller la chercher. Mais la jeune stagiaire était en congé ce jour-là et, de toute façon, j'avais envie de me dégourdir les jambes. Je pris donc mes gants, mes clés, et quittai les bureaux exigus réservés au personnel universitaire pour m'engager dans le hall d'entrée du musée, au plafond aussi haut que celui d'une cathédrale. Je gravis d'un pas alerte l'escalier de marbre monumental sur lequel se reflétaient les losanges colorés de l'immense dôme de verre qui surmontait le vestibule.

Parvenue à l'entresol, je me frayai un chemin entre les groupes de visiteurs qui se pressaient devant les panneaux

explicatifs sur la science de l'embaumement, à l'entrée de la Galerie égyptienne. Je baissai la tête pour franchir la porte basse qui imitait l'entrée de la partie souterraine d'une pyramide. Un étroit tunnel menait au cœur de la galerie, où avait été recréé l'intérieur d'un tombeau. L'obscurité était profonde et il faisait quasiment nuit noire dans le couloir. Les ténèbres se dissipaient à intervalles réguliers, grâce à des spots lumineux qui éclairaient tour à tour les éléments exposés. La lumière était réglée de telle sorte que, chaque fois qu'un spot s'éteignait, un autre s'allumait. Le visage de chacal d'une haute statue d'Anubis disparaissait, alors qu'une momie aux bandelettes desséchées et au sourire à jamais figé surgissait soudain de l'ombre. Pour renforcer l'impression d'authenticité, une bande sonore diffusait en bruit de fond la plainte sinistre du vent dans la Vallée des Rois, et une lourde odeur d'encens donnait l'impression que le lieu était privé d'oxygène. Les visiteurs ne parlaient qu'à mi-voix et, bien que l'atmosphère de la galerie me fût familière, j'étais en proie à un sentiment de claustrophobie chaque fois que j'y pénétrais. J'avancai lentement entre les éléments exposés, laissant le temps à mes yeux de s'adapter à la pénombre. Quand j'eus trouvé la vitrine qui contenait l'amulette, je me penchai pour déverrouiller le panneau et désactiver l'alarme. Je saisis l'amulette et la calai avec précaution au creux de ma main. Je verrouillai le battant à nouveau, me redressai. C'est alors que je la vis.

Ellen Brecht était là, dans la salle.

Ellen Brecht. Ma meilleure amie. Mon fantôme familial.

Les vingt années précédentes s'effacèrent en un instant de ma mémoire. J'oubliai tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois que j'avais vu Ellen et je demeurai sur place, pétrifiée, tandis qu'elle fixait sur moi un regard

d'une terrible intensité. Puis la lumière s'évanouit dans cette partie de la salle, et elle fut absorbée par l'obscurité.

Saisie d'une panique folle, je reculai de quelques pas. Un spot se ralluma et je poussai un cri d'effroi. Ellen se tenait encore plus près de moi, à côté d'un ensemble de vases canopes.

Va-t'en ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille ! suppliai-je en mon for intérieur. En vain. Elle ne bougea pas et resta là, à me regarder.

J'avais du mal à respirer. Les doigts glacés de la mort me serrèrent la gorge. Je voulus reculer mais mes jambes me trahirent, je n'avais pas plus de force qu'un nouveau-né. Je trébuchai, heurtai un sarcophage, j'eus l'impression que le corps qu'il contenait, enveloppé dans d'antiques bandelettes brunes, s'en extirpait pour s'emparer de moi. Je haletais, le sol se déroba sous mes pieds, la pièce se mit à tourner. La lumière s'éteignit de nouveau, je ne savais plus où était Ellen. Je me ruai dans le tunnel exigü que je franchis d'un pas chancelant, avant de retrouver la lumière du jour, éblouissante. Je me mis à courir le long de la galerie, en me tenant à la rampe de la mezzanine, puis descendis l'escalier raide qui aboutissait dans le grand hall. Une petite foule se pressait sous l'ombre projetée par le squelette de tyranosauire suspendu au plafond. Je jouai des coudes entre des adultes portant aux bras des bambins et leur désignant du doigt la terrifiante créature, trébuchai contre des enfants qui agitaient des questionnaires éducatifs distribués à l'entrée.

— Excusez-moi ! Laissez-moi passer, je vous en prie...

Parvenue à l'autre extrémité du hall, je m'engouffrai dans un corridor mal éclairé. Le passage, bas de plafond, était encombré de vitrines de style victorien contenant une vieille collection d'animaux empaillés. Tout au fond se trouvait une porte avec l'inscription : *Réservé au personnel.*

Je jetai un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, distinguai à l'entrée du couloir une silhouette qui se dirigeait vers moi à pas lents. Elle se découpait à contre-jour dans la lumière vive du hall, et il était impossible de dire si c'était Ellen ou non. Ravalant un sanglot, je m'effondrai contre la porte fermée en m'efforçant de me rappeler le code de sécurité qui commandait l'ouverture. Après trois tentatives infructueuses, je perdis tout espoir. Soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule et je poussai un cri de terreur. Le cœur battant à se rompre, je tombai à genoux, le visage enfoui dans mes mains. C'est alors qu'une voix familière s'éleva derrière moi :

— Hannah, ma chérie, que se passe-t-il ?

Je risquai un coup d'œil entre mes doigts crispés et vis le visage doux et empreint d'inquiétude de mon amie et collègue, Rina Mirza.

Rina m'aida à me relever, ouvrit la porte, me fit entrer dans son bureau. Celui-ci était minuscule et très encombré, comme se doit d'être l'ancre d'un professeur d'université. Je m'assis sur une chaise branlante au siège de cuir craquelé, coincée entre deux hauts classeurs de bois sur lesquels s'entassaient des piles de papiers. Frissonnante, j'attendis pendant que Rina préparait du thé dans la kitchenette du personnel. Elle revint et me tendit une tasse à moitié pleine. Mes doigts tremblaient tant que je renversai un peu du liquide brûlant. Je serrai alors la tasse entre mes mains et humai la vapeur parfumée qui s'en échappait. J'avais l'impression que mon sang était glacé.

Rina me frottait les épaules.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en me regardant par-dessus ses demi-lunes. Quelqu'un t'a fait mal ? On t'a agressée ?

— Non.

Je répondis à voix si basse que Rina dut se pencher pour m'entendre.

— Qu’y a-t-il, alors ? Tu es en état de choc.

Je contemplai son visage bienveillant, son regard teinté de sollicitude, les boucles brunes qui s’échappaient de son chignon.

— J’ai cru voir quelqu’un, une amie d’autrefois...

— Et cela ne te fait pas plaisir ?

Je baissai la tête, laissant mes cheveux retomber sur mon visage. Au cours des années qui avaient suivi ma dépression, je m’étais fabriqué une carapace protectrice formée de nouveaux souvenirs et d’expériences. Cette armure rassurante venait de tomber en poussière. Je me sentais aussi vulnérable qu’un souriceau nouveau-né, nu et aveugle.

— Hannah ? reprit Rina. Pourquoi es-tu aussi bouleversée d’avoir revu ton amie ?

— Parce que Ellen Brecht est morte. Il y a vingt ans.